



# Le Cœur arrière

Arnaud Dudek

Les Avrils

Un autre mois d'août, les premiers jours. Le père, toujours silencieux, referme son portefeuille et le glisse dans la poche arrière de son short en jean. Il n'y a plus de jambon, plus de pâtes, il n'y a plus de bières. Victor reste à la maison pour tenir compagnie au vieux canapé en tissu et à l'antique télévision. Il se sert un verre de cola. Trouve, sous l'évier, un paquet de faux Pépito entamé – chez les Valétudié, les gâteaux, les compotes, le soda, c'est plutôt l'itinéraire bis de l'alimentaire, King Choco, Rik & Rok, River Cola. Goûter parfait, se dit-il, même si le jus est tiède et les gâteaux un peu trop secs.

Petit zapping : rien sur la Une, que dalle sur la Deux, Hercule Poirot sur la Trois. Assis en tailleur face au détective belge, Victor met des miettes de King Choco partout. Après que Poirot a expliqué aux habitants du manoir les tenants et aboutissants d'une affaire particulièrement complexe, avec cousinades et flacon de bromure, Victor change de chaîne.

Tiens, il y a du sport sur la Cinq.

Un petit athlète cubain semble jouer à 1, 2, 3, Soleil ! 1,77 m pour 65 kilos, précise la voix aiguë du commentateur ; pas vraiment le gabarit qui brille habituellement au saut en longueur. Son principal adversaire n'est pas là, poursuit le journaliste : le recordman du monde s'est blessé à l'aine une semaine plus tôt. Voilà pourquoi le jeune Cubain doit forcément briller, sans concurrence, il doit remporter la compétition, l'écraser, même.

Victor s'assoit en tailleur, alors que le dossard 245 mime sa course d'élan, se fige, 1, 2, 3, Soleil ! Il reste, continue le journaliste, sur un somptueux bond de 8,71 m, à Salamanque, en Espagne, au début du mois. Victor se mord la pulpe de l'index tandis que le Cubain semble caresser la surface du sable dans lequel il s'apprête à atterrir. À quoi pense-t-il ? se demande le garçon. Il ne pense qu'à sa course, qui doit être la plus épurée possible. Il ne pense qu'à la plasticine du sautoir, qu'il ne devra pas mordre. Il ne pense qu'à ses pieds, qu'il devra jeter devant. Il ne pense qu'à l'air, qu'il devra épouser le plus longtemps possible. Il pense à tout à la fois.

Le dossard 245 s'élance. Victor se lève. Une course tendue, hurle le commentateur, une course rythmée, et un saut long, long, long. À treize ans, Victor ignore que l'athlétisme devient un marché aux esclaves moderne, que les stratégies sont économiques avant d'être sportives, que l'effort est le carburant d'une immense machine à produire du spectacle. Victor ne sait pas que le sauteur en longueur qui l'émerveille à l'écran est en guerre contre sa fédération à cause d'une histoire d'équipementier et de sponsor – il ira, plus tard, perché sur la plus haute

marche du podium, jusqu'à s'enrouler dans un drapeau, aucune once de patriotisme, non, il cachera ainsi le logo d'une marque qui n'est pas celle qui lui permet de vivre dans une luxueuse propriété de douze millions de dollars avec gymnase privé. Victor a bien le temps de découvrir les bassesses du sport. Il ne voit, à cet instant, que l'infinie beauté d'un homme qui se prend pour un aigle – l'espace de quelques secondes, il quitte la terre, échappe à la gravité. Il ne voit que cette silhouette rouge sans défaut qui semble aspirée par le ciel, puis se pose aussi délicatement qu'une plume dans le sable du sautoir, sous les yeux et les objectifs de millions d'individus qui n'ont presque jamais quitté la terre. Les mains de Victor se sont posées devant sa bouche. Ses yeux brûlent ; il les fronce comme s'il était placé en pleine lumière, ses grands cils vibrant continuellement. Sur ses rétines est encore imprimé le saut parfait de l'athlète cubain.

Certaines rencontres sont des coups de volant donnés par le hasard, elles font changer de voie brusquement, on roulait tranquillement vers une vie d'employé de mairie ou de contrôleur des impôts, 1,8 enfant, maison mitoyenne traversante est-ouest en lotissement avec cuisine attenante à la salle à manger, l'été on aurait goûté à l'authenticité de Sisteron ou bien on se serait ressourcés à La Baule, mais non, un écart, un autre chemin, une direction nouvelle, un vent nouveau, tant pis pour la voiture plantée dans le décor – on continuera à pied, voilà tout. Il y avait eu le blond volant du parc de l'Arbre-Sec : déjà les rêves de Victor avaient gagné en

intensité, déjà le garçon s'était interrogé sur les vices et les vertus de la ligne droite. Cette deuxième rencontre, la chose la plus stupéfiante qu'il ait jamais vue, le décide à ne plus tricoter de lendemains certains, à jeter laine et aiguilles. Reproduire cette réalité divine, en devenir le reflet, voilà son nouveau but.